

CAHIERS

de l'Ecole Saint Jean



SOMMAIRE

n° 114

pages

- | | |
|---|----|
| 1. M.-D. PHILIPPE : Peut-on établir, au delà de la biologie, une analyse proprement philosophique de l'homme comme vivant?..... | 1 |
| 2. S.-M. BARBELLION : Considérations théologiques sur la finalité du mariage chrétien | 12 |
| 3. M.-A. D'AVOUT : L'Eglise des sacrements | 24 |
| 4. M.-D. PHILIPPE : La purification du Temple (I) ... | 38 |

Trimestriel

JUIN 1987

PEUT-ON ETABLIR, AU DELA DE LA BIOLOGIE, UNE ANALYSE PROPREMENT PHILOSOPHIQUE DE L'HOMME COMME VIVANT?

Dans notre monde d'aujourd'hui, l'étude du vivant, nous aurons souvent l'occasion de la constater, est un problème particulièrement difficile, et extrêmement important. En l'abordant, il est bon de commencer par évoquer quelques aspects qui nous permettront de mieux saisir la démarche propre du philosophe dans cette étude.

Nous vivons dans un climat d'idéologie positiviste, il est facile de s'en apercevoir. Celle-ci consiste à affirmer et à nous faire croire que les seules connaissances authentiques sont les connaissances scientifiques modernes, les autres connaissances n'étant que très secondaires, pour ne pas dire du sentiment. Cela est particulièrement net quand il s'agit du vivant, et de l'homme comme vivant : on a la tentation permanente de ramener toute la connaissance de l'homme comme vivant à ce que représente la science biologique. Monod était le type tout à fait net de cette mentalité. C'était un biologiste remarquable, mais sa science biologique était limitée par une idéologie positiviste, dont il n'avait pas conscience, comme cela arrive chez beaucoup de savants : ils n'ont pas conscience que leur science, étant particulière, ne peut pas tout dire. Et l'idéologie positiviste vient mettre comme un carcan à leur science, parce qu'elle est fausse : toute erreur diminue notre recherche intellectuelle; elle nous enlise.

L'idéologie positiviste est quelque chose de très particulier, surtout lorsqu'il s'agit du vivant; nous aurons constamment l'occasion de le souligner. Et il est bon de commencer tout de suite par cet aspect, parce qu'il est important de comprendre que la science biologique nous dit des choses certes très intéressantes, mais qui sont toujours du côté de la cause matérielle; comme dirait le Philosophe : la science biologique ne peut rien nous dire de l'âme.

Une petite expérience fait bien comprendre l'enjeu de la ques-

*Ce texte a été établi à partir d'une conférence donnée à l'*Université libre des sciences de l'homme* le 20 octobre 1986, en introduction à un cycle intitulé : "Qu'est-ce que la philosophie peut dire du vivant ?" Nous remercions les Cahiers de l'ULSH, qui l'ont publié dans leur numéro 3, de nous autoriser à le reproduire ici.

tion : c'était un docteur en biologie de grande famille espagnole - c'était un Guzman, ce qui me touchait particulièrement puisque saint Dominique était de cette famille -, qui travaillait à Genève et venait à Fribourg faire un peu de philosophie. Je l'avais invité à un séminaire sur le Περὶ ψυχῆς . Or Aristote affirme dans ce livre avec sa simplicité habituelle - de son temps, il pouvait le faire - que toute l'intelligibilité qu'on a du corps provient de l'âme (B 4, 415b 8 sq). Ce docteur en biologie, très croyant, et très compétent dans sa discipline, s'est alors mis à frémir. A la fin du séminaire, je l'ai attendu et lui ai dit : "Vous avez reçu un boulet en plein ventre ou plus exactement en pleine tête." - "Oui! Alors la science biologique, que fait-elle ?" "Elle décrit, elle pose des lois; mais cela ne va pas jusqu'au bout." Cela lui a alors posé un problème important, puisqu'il était chrétien, spirituel, et croyait en l'immortalité de l'âme. Je lui dis alors : "Croyez-vous que la cohabitation de l'âme spirituelle avec le corps ne change rien du tout au corps ? Croyez-vous que le fait que l'âme spirituelle informe un corps ne modifie pas certaines choses ?" - "Oui, j'y crois, mais ma science biologique semble me dire l'inverse." - "Réfléchissez bien là-dessus : il ne peut pas y avoir deux vérités; mais il peut y avoir des approches différentes de la même réalité."

Le vivant parfait que nous expérimentons, c'est l'homme. Personne d'entre nous n'a expérimenté un vivant plus parfait que l'homme, personne. Nous n'avons pas expérimenté des martiens, peut-être plus vivants que l'homme. Et nous n'avons pas expérimenté Dieu, au niveau philosophique; si vous êtes un mystique, au niveau de la foi vous pouvez avoir un contact intime avec Dieu. Mais c'est tout à fait différent, c'est d'un autre ordre. Au niveau philosophique, nous n'avons pas l'expérience d'un vivant plus parfait que l'homme. C'est d'ailleurs déjà bien d'avoir cette expérience-là... Cette expérience, nous l'avons au plus intime de nous-mêmes : du point de vue du vivant, nous expérimentons notre voisin ou notre voisine en fonction de ce que nous sommes. Et nous expérimentons le chien comme vivant en fonction de ce que nous sommes, ou le petit chat si vous aimez mieux! Nous projetons sur le chien et sur le chat ce que nous expérimentons en nous-mêmes.

Le statut de la connaissance philosophique du vivant est donc quelque chose de très curieux, et il est très important de comprendre dès le point de départ qu'il est particulièrement difficile à préciser. Mais il faut souligner tout de suite que la connaissance biologique, la science biologique, décrit la très grande complexité du corps vivant de l'homme, et que l'homme est de fait le vivant le plus parfait que nous expérimentons. La méthode biologique, de la science biologique, ne me permet pas d'atteindre l'âme spirituelle. Je n'atteins que l'aspect matériel du vivant, et je ne le saisis pas de l'intérieur. Comme disait méchamment quelqu'un, il faut tuer le vivant pour pouvoir le mesurer et le connaître scientifiquement. C'est vrai, quand on fait une coupe histologique, il faut bien que le sang ne soit plus vivant : le sang vivant est dans mes veines, mais dès qu'il coule, il n'est plus vivant. On peut le garder, le "maintenir" un certain temps, mais au bout d'un moment il se corrompt. Et une coupe histologique, on ne la fait pas par rapport au vivant, mais par rapport au vivant qui est mort, parce que la connaissance

de la science biologique se fait de l'extérieur : on mesure certains aspects du vivant qu'est l'homme. C'est une connaissance par mode de mesure, donc extérieure.

Le philosophe voudrait - il y arrive très difficilement - connaître le vivant de l'intérieur. C'est cela qu'il cherche. A l'égard du vivant, je suis dans une situation unique : ma vie, c'est *ma* vie, et je puis seul la saisir vraiment. C'est cette expérience très simple qu'on fait quand on se regarde dans la glace - cela peut arriver -; on se dit : "C'est ainsi que les autres me voient. C'est quand même drôle; je ne me vois pas du tout de la même façon puisque je me vois de l'intérieur." C'est encore cette expérience que nous avons tous faite, lorsqu'on a enregistré notre voix pour la première fois. La première fois qu'on entend sa voix, comme c'est drôle! Ce n'est pas du tout comme quand on parle. Quand on parle, on saisit ce qu'est la voix vivante, ce qu'est la parole vivante. La parole vivante, c'est celle qu'on émet : on la saisit de l'intérieur, on en est source. Et il en est ainsi pour l'ensemble de notre vie.

Si donc on saisit le vivant de l'extérieur, on ne saisit que des effets, on ne remonte pas à la source. On saisit des effets multiples; mais ce qui est important, c'est de saisir l'unité, ce que l'on ne peut pas faire si l'on n'est pas remonté à la source.

Il y a donc un problème très particulier à la philosophie du vivant dans le fait que le philosophe se saisit de l'intérieur. Il a une situation privilégiée. Et il respecte cela en son voisin, en disant que chacun a une situation privilégiée pour saisir ce qu'est sa propre vie; les autres ne la saisissent que de l'extérieur ou saisissent les effets, les manifestations extérieures, mais pas le jaillissement de la vie. Or, n'est-ce pas ce jaillissement de la vie qui caractérise le vivant ? Je suis source de mes diverses activités; celles-ci viennent de moi et personne ne peut les remplacer. C'est en ce sens que je ne peux pas saisir exactement ce que signifient les pleurs d'un chien séparé de son maître. Je fais une petite projection en disant : "Moi je pleure quand je suis triste; donc le chien pleure quand il est triste." Mais il ne vous l'a jamais dit! Il est très difficile de savoir ce que le chien ressent. Et pour le chat, c'est encore plus difficile parce qu'il se cache. Du moins je le crois!

Le philosophe du vivant est donc dans cette situation très particulière de pouvoir se saisir de l'intérieur et non pas de l'extérieur. Il sait qu'il est unique en cela. Et pourtant, il ne faut pas tomber dans l'introspection : ce ne serait plus la philosophie. Aujourd'hui, on voit très bien ce qu'est l'introspection, du point de vue psychologique. En philosophie, Maine de Biran a été le premier philosophe de l'introspection, le premier à décrire les états d'âme. Chaque matin, en vous levant, vous avez un état d'âme. Par exemple vous êtes de mauvaise humeur, parce qu'on vous a réveillé trop tôt; cela arrive toujours quand on s'est couché trop tard et qu'on est fatigué. On a alors un état d'âme de mauvaise humeur! Au contraire, quand on s'est bien reposé, quand on sait qu'on a une journée merveilleuse devant soi, c'est agréable : l'aurore aux doigts de rose; c'est quelque fois psychologiquement vécu. Puis au long de la journée, il y a des états successifs. La philosophie du vivant ne consiste pas à décrire nos états d'âme. Je ne vais pas vous faire une philosophie des états d'âme, si intéressant que ce soit. Hélas, ce ne serait que les miens, qui

ne correspondraient pas aux vôtres, parce que nos états d'âme ne sont pas les mêmes à quinze ans, à quarante ans ou à soixante-dix ans. Il y a des états d'âme différents : cette "philosophie" du vivant devrait alors être faite par petits tronçons : le vivant de dix mois, le vivant de quinze, etc. Psychologiquement, c'est ce qu'on fait : on fait la psychologie du tout-petit. En fait, on projette sur lui des sentiments, parce qu'on ne sait pas très bien ce qu'il pense. Le sevrage : il est difficile de savoir ce que cela représente ! On regarde les effets, et en fonction des effets, on dit que cela n'est pas commode. La naissance : rappelez-vous la vôtre... Et la conception : qu'avez-vous pensé au moment de la conception ? Vous me répondez tout de suite : mais rien du tout. Tout à fait d'accord : rien du tout. Cela nous échappe. L'introspection ne me dit donc pas ce qu'est le vivant dans toute sa dimension. Elle est quelque chose de très important, parce qu'elle me permet de me toucher ; mais je vois très bien que je ne peux pas tout décrire. Il y a quelque chose qui va plus loin.

On voit donc que ce statut philosophique du vivant est quelque chose de très particulier. Le vivant doit se saisir de l'intérieur. Il y a pour cela une situation privilégiée, que je n'ai donc pas le droit d'abandonner. C'est exactement comme dans un accident : il y a la situation privilégiée de celui qui subit l'accident, il y a celle du spectateur, et il y a celle du gendarme. Ce sont des situations très différentes. Mais la situation de celui qui subit l'accident est unique : il vit alors un moment très particulier, s'il ne tombe pas tout de suite dans le coma. Quand on est resté entièrement éveillé en subissant un accident, il y a quelque chose de spécial, et on sait très bien que personne ne peut vivre ce que l'on a vécu. Le vivant a conscience que ce qu'il vit est d'une originalité unique et que personne ne vivra exactement la même chose que lui. Et cela, aussi bien dans la joie que dans la souffrance. On ne doit donc pas abandonner cela dans l'étude philosophique du vivant, car c'est quelque chose de tout à fait particulier.

Pour la métaphysique, et pour la philosophie de la nature, le philosophe n'a pas ce privilège. Au sens strict, il ne saisit pas l'être de l'intérieur. Et le devenir, on le subit : on subit le temps. Si on pouvait arrêter le soleil de temps en temps, on l'arrêterait à certains moments de notre vie - "soleil, arrête-toi" - : jamais au moment des examens, parce qu'ils dureraient trop longtemps. Mais au moment d'une très grande intensité d'amour, on aurait envie de dire : "soleil, arrête-toi." On est alors obligé de constater qu'il ne s'arrête pas : on subit le devenir. Et l'être, on ne le saisit pas de l'intérieur.

Le vivant est quelque chose de tout à fait particulier ; c'est quand même extraordinaire, et c'est très important, capital, de comprendre qu'il y a une connaissance d'intériorité au niveau philosophique. Cette connaissance d'intériorité est unique : elle consiste à saisir le vivant. On saisit le vivant de l'intérieur - il faut l'affirmer dès le point de départ, pour comprendre ce que la philosophie du vivant a de propre. Et cependant, ce n'est pas l'introspection. Il y a donc différents degrés d'intériorité, différentes manières de vivre cette situation unique du vivant. Si on écrit le journal de ses états d'âme, on connaît parfaitement ce qu'est l'introspection : "Journée difficile, difficultés ; j'ai rencontré tous les

gens que je n'aime pas rencontrer, etc." Il y a des jours néfastes et au contraire des jours fastes. Mais dans l'introspection, on reste dans son individualité. On ne peut pas faire une philosophie par là, c'est impossible. Si on a de l'art, on peut décrire cela magnifiquement; mais c'est une description artistique, pas de la philosophie.

La philosophie doit aller plus loin : elle doit saisir des principes, des sources. On connaît la définition que Péguy donne de la philosophie. Il faut toujours se la rappeler, d'autant plus que Péguy n'est pas philosophe. Aujourd'hui, il parlerait d'ailleurs avec beaucoup plus de force encore : "Beaucoup d'hommes descendent le fleuve; c'est facile de descendre le fleuve, tout le monde le fait." Et il ajoute : "Les cadavres le descendent plus vite que les autres..." Ainsi, quand on a demandé à quelqu'un : "Pourquoi faites-vous cela ?" et qu'il répond spontanément "Parce que tout le monde le fait", on dit : "J'ai compris, vous descendez le fleuve; et les cadavres le descendent plus vite que les autres." Il faut le dire de temps en temps, c'est une excellente petite correction fraternelle. C'est très affligeant, parce que beaucoup de personnes ne savent pas du tout pourquoi elles font telle ou telle chose : "Tout le monde le fait." "Pourquoi avez-vous acheté telle ou telle robe ?" - "C'est la mode! Tout le monde le fait; c'est à l'ordre du jour." Un jour, un peintre que je connaissais bien et qui avait fait des choses ravissantes fit une nouvelle exposition, d'art abstrait - je n'ai rien contre l'art abstrait, mais il faut qu'il soit vrai. Je lui ai donc demandé : "Mais pourquoi faites-vous cela, alors que vous faisiez de si belles choses ? J'ai l'impression qu'il n'y a plus du tout la même sensibilité." Il m'a simplement répondu : "Que voulez-vous, c'est la mode." - "Mais c'est terrible, la mode, vous tuez votre art en faisant cela." Tout le monde descend le fleuve, au bout d'un certain temps on deviendra un cadavre, un cadavre spirituellement parlant, un cadavre sur le plan de la sensibilité. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, parce qu'on voit très bien la tentation permanente que nous avons de descendre le fleuve : c'est facile de descendre le fleuve. Péguy ajoute : "C'est difficile de remonter à la source." Là, il s'agit du philosophe, du spirituel : il remonte à la source. C'est difficile, il faut avoir beaucoup de courage pour le faire. Il faut accepter d'être seul. C'est très beau : le philosophe remonte à la source, il essaie de chercher la signification profonde des choses. C'est la meilleure définition de la philosophie, selon un langage courant, que tout le monde peut comprendre : le philosophe cherche la vérité; or chercher la vérité, c'est nécessairement remonter à la source, pour comprendre ce qu'est la réalité. Et quand on cherche la vérité, il faut accepter d'être seul, il ne faut pas s'occuper de savoir si on est seul ou nombreux : on cherche la vérité, on remonte à la source.

Il est donc difficile de remonter à la source, parce qu'on est seul : on a des doutes - "Pourquoi suis-je seul ?" C'est vrai, c'est très inquiétant d'être seul dans un train. On se demande pourquoi il n'y a personne. Alors on cherche quelqu'un, un contrôleur par exemple. Mais il n'y a personne. Il y a bien un mécanicien, mais comme on ne peut pas l'atteindre, on attend la première gare pour demander si on ne s'est pas trompé. Au contraire, lorsqu'il y a beaucoup de monde, on se dit que c'est tout à fait normal! C'est vrai, c'est inquiétant d'être seul parce

qu'on se dit : "Les autres ne sont quand même pas des imbéciles, et je suis seul." Le philosophe doit quelquefois accepter d'être seul, et ce n'est pas facile. Cela est particulièrement vrai quand il s'agit de la philosophie du vivant.

A titre d'exemple - il s'agit de comprendre la situation dans laquelle nous sommes et la perspective dans laquelle nous nous plaçons -, il m'est arrivé de voir des fiches destinées à la catéchèse, ce qui est toujours très intéressant, où l'on affirmait : "Ne parlons surtout plus de la distinction de l'âme et du corps." Nous en parlerons dans la conférence suivante. "C'est une distinction périmée." Mais que veut dire "périmé", philosophiquement parlant ? Du point de vue philosophique, on parle de quelque chose d'"erroné" et non pas de "périmé", puisque le philosophe essaie de saisir des choses qui sont au-delà du temps. "Périmé" concerne la mode : quand les choses sont périmées, c'est qu'on se trompe de saison. On affirmait donc dans ces fiches : "Ne parlons surtout plus de la distinction de l'âme et du corps. C'est une distinction périmée, qui n'a plus aucun sens : cette distinction est grecque, et le christianisme ne l'accepte plus." Mon intelligence de philosophe n'a fait qu'un bond ! On voit toutes les erreurs qu'il y avait dans ce texte. Par exemple, on critiquait en parlant de distinction grecque. Mais ce n'est pas une distinction grecque : c'est une distinction qui provient de l'Inde. Si on avait écrit cela, tout le monde se serait mis à genoux, c'est évident. C'est une distinction qui provient des traditions religieuses de l'Inde : elle n'est donc pas du tout grecque. C'est Platon qui a introduit cette distinction en philosophie grecque. Or on sait aujourd'hui que Platon a sans doute été très lié aux traditions religieuses de l'Inde. Celles-ci, comme toutes les grandes traditions religieuses, affirment la distinction de l'âme et du corps : il ne peut en effet y avoir de traditions religieuses que si l'on croit en une âme immortelle. S'il n'y a pas d'âme immortelle, il n'y a pas de traditions religieuses. Toute le monde sait que la mort existe, on le constate et il n'y a pas besoin des traditions religieuses pour le dire. En revanche, celles-ci parlent d'une âme immortelle : sans âme immortelle, il n'y aurait pas d'au-delà et donc pas de dimension religieuse. Toutes les traditions religieuses, avec des modalités différentes, parlent de la distinction de l'âme et du corps. Platon a repris cette distinction en essayant de réfléchir sur elle en philosophe. Et Aristote a fait de même. Il est donc faux de dire que la distinction de l'âme et du corps provient de la philosophie grecque.

Le mot "âme" n'a d'ailleurs pas été inventé par les philosophes. C'est un mot qui provient des traditions religieuses. Le philosophe l'assume parce que, quand il est intelligent, il prend son bien partout où celui-ci peut lui être donné : le philosophe s'intéresse à l'homme, et quand les traditions religieuses disent quelque chose de profond sur l'homme, le philosophe essaie de l'intégrer dans sa réflexion philosophique. Le jour où le philosophe ne s'intéresse plus à l'homme et n'essaie plus d'intégrer les traditions religieuses dans sa vision philosophique, cela prouve qu'il n'est plus un vivant : il est devenu un spécialiste. Or justement, le propre du philosophe est de ne pas être un spécialiste : il essaie de comprendre ce qu'est l'homme, la grandeur de l'homme. Il s'intéresse donc nécessairement aux traditions religieuses.

Deux mots proviennent des traditions religieuses : le mot "âme" et le mot "Dieu". Le philosophe les introduit dans sa recherche philosophique pour voir si ces mots ont une signification et laquelle, mais ce n'est pas lui qui les a inventés. Le philosophe essaie de réfléchir sur ce que signifient ces mots, et cherche à savoir si les traditions religieuses qui transmettent ces mots sont des mythes ou des réalités.

Il faut donc bien comprendre ce qu'est cette recherche philosophique du vivant. C'est un problème particulièrement important, capital pour un chrétien. Il est aussi capital pour un homme, même s'il n'est pas chrétien. Il doit en effet se demander ce qu'il est. "Connais-toi toi-même", c'est ce que l'oracle de Delphes avait demandé à Socrate. Il est facile de comprendre qu'une morale, une éthique, ne peut exister que si on a une certaine conception de l'homme. Et le problème de la personne humaine ne peut être approfondi que si on comprend ce qu'est l'homme comme vivant. La biologie ne peut nous en dire qu'un aspect : l'aspect matériel. Il est essentiel, et très important, mais secondaire. Ce qui est premier dans l'homme - nous y reviendrons - c'est l'âme. Cela, je suis obligé de le dire du point de vue philosophique. Pour sauver l'homme il faut le dire : le jour où vous ne regardez plus ce qu'est l'âme dans l'homme, ce jour-là, vous ne pouvez plus comprendre ce qu'est l'homme.

Les rapports entre la philosophie et la biologie sont très difficiles à bien préciser. Il faudrait développer des aspects multiples. Et il faudrait préciser aussi comment la philosophie du vivant se situe d'une part par rapport à la biologie et d'autre part par rapport à la psychologie. Constamment, elle a en face d'elle ces deux points de vue. Il est donc très important que puisse s'instaurer un certain dialogue entre ces différents regards : la philosophie réclame ce dialogue. Et il est extrêmement important de voir où se situe exactement la philosophie du vivant, qui achève le point de vue de la biologie et celui de la psychologie.

Après avoir montré l'importance de cette philosophie du vivant, il faut donc essayer de préciser un peu plus le point de vue propre de la biologie. Il y a quelques années, un petit groupe de messieurs intelligents essayait de réfléchir sur les grands problèmes humains. Parmi eux se trouvait le professeur Marois, qui enseigne à la faculté de médecine et qui est le fondateur de l'Institut de la vie. Il a fondé cet Institut en voyant l'ampleur des progrès de la science biologique; il ne voulait pas que la destinée de l'homme soit remise aux savants biologistes et souhaitait donc que d'autres savants s'intéressent à la biologie, ainsi que des philosophes et des théologiens; c'est très honnête, comme perspective. Au cours d'une réunion, le professeur Marois était invité à exposer "la politique de la vie", en parlant de l'homme, c'est évident. Il avait donc fait un cours extraordinaire, d'une durée de trois heures. C'était une merveilleuse synthèse, très intéressante. On m'avait ensuite demandé d'exposer ce que le philosophe peut dire sur la vie. J'avais suivi le cours du professeur Marois avec un très grand intérêt, avec passion, mais aussi avec une petite inquiétude : qu'allais-je bien dire après tout cela ? Le philosophe se trouve tellement pauvre en face d'un biologiste qui vous décrit des choses étonnantes, merveilleuses, très diverses. Je me souviens avoir commencé par leur dire que le philosophe ne se sert pas du microscope électronique : tout ce qu'ils avaient entendu, Aristote n'au-

rait pas pu le dire, ni saint Thomas. Ce que le biologiste affirme est en effet le fruit d'une expérimentation très poussée, grâce entre autres choses au microscope électronique. Or le philosophe ne s'en sert pas. Est-ce par fidélité à Aristote ou saint Thomas ? Si c'était le cas, ce serait une bêtise! - "Je ne me sers pas des instruments dont Aristote et saint Thomas ne se sont pas servi." Alors on ne se servirait pas de l'électricité. On devrait faire les conférences à la bougie, pour faire de l'aristotélisme, pour avoir un climat particulier. Il ne faudrait surtout pas d'imprimerie. Cela existe de temps en temps, ces phobies - le progrès condamnable. Mais on se sert constamment du progrès : on se sert de l'automobile, du métro, etc. On voudrait de temps en temps revenir en arrière et manger le bon pain de nos ancêtres, mais cela n'est pas possible.

Pourquoi donc le philosophe ne se sert-il pas du microscope électronique ? C'est parce qu'il veut saisir la vie *autrement* que le scientifique. Dès le point de départ, il y a une différence : cela est capital. Il y a deux avenues différentes qui regardent la même réalité. C'est cette belle comparaison, où Heidegger joue sur les mots : *Licht-Lichtung*. *Licht*, la lumière; *Lichtung* la clairière. On voit très bien ce qu'est une clairière dans une forêt. S'il y a des clairières, il y a des axes de pensée. Et les axes de pensée éclairent, nous donnent de la lumière. La science biologique est un axe de pensée, c'est très vrai. Mais il y en a un autre, plus ancien et plus vénérable, qui est la philosophie : celle-ci a quand même un droit d'ancienneté. Ce n'est pas le seul, espérons-le, mais elle a au moins celui-là : elle a existé avant et c'est grâce à elle que la science est née. Et peut-être la science ne peut-elle durer que si la philosophie se maintient. En effet, un philosophe *digne de ce nom* regarde toujours l'homme et s'intéresse toujours à l'homme, tel qu'il est; le scientifique, lui, ne regarde pas toujours l'homme. Il y a un aspect particulier dans les sciences, même dans la biologie, et on sait très bien que des expérimentations poussées à l'extrême peuvent aller contre l'homme. A ce moment-là, la science n'est plus dans le sens du perfectionnement de l'homme. Du reste, ce n'est pas ce qu'on doit demander à la science : l'homme se sert de la science, mais la science se développe sans regarder l'homme. Le propre de la philosophie est de faire que l'homme soit toujours présent dans sa recherche : il l'est de multiples façons. On peut d'ailleurs souligner au passage la différence entre la philosophie et les idéologies. Celles-ci mesurent l'homme, tandis que la philosophie est au service de l'homme. Un vrai philosophe est serviteur de l'homme. Il essaiera de le comprendre : c'est le propre de la philosophie.

Pourquoi donc, dès le point de départ, le philosophe ne se sert-il pas du microscope électronique ? C'est parce qu'il ne veut pas d'intermédiaire entre ce qu'il expérimente directement du vivant et sa philosophie : le microscope électronique implique une abstraction : beaucoup de choses tombent, parce qu'on ne peut pas les grossir. Prenons un petit exemple - il est assez délicat -, une distinction capitale, que nous retrouverons en étudiant la vie sensible et les dimensions de la connaissance sensible - c'est-à-dire de la sensation. Dans nos sensations, en les prenant telles que nous pouvons les expérimenter, chaque sens saisit un sensible propre : on saisit la lumière par l'oeil, le chaud et le froid par le

toucher, etc. Chaque sens nous met en présence d'un sensible propre. Outre ces sensibles propres, il y a les sensibles communs - ce sont des sensibles qui sont saisis par plusieurs sens - : le mouvement, le repos, la grandeur, le nombre, la figure. Il y en a cinq.

Il est facile de comprendre que l'on saisit le mouvement par la vue, ainsi que par le toucher, par l'ouïe; par le goût aussi : par exemple, on saisit le mouvement d'un bonbon que l'on retourne dans sa bouche! On peut encore saisir le mouvement par l'odorat, quand on s'éloigne ou qu'on s'approche d'un lieu d'où provient une odeur.

Les sensibles communs sont donc liés aux cinq sens, alors que chaque sensible propre n'est lié qu'à un seul sens. Les sensibles propres sont indivisibles : les sensibles communs sont mesurables. Aristote est le premier à avoir fait cette distinction dans notre philosophie occidentale (*ibidem*, B6, 418a 7-25). Saint Thomas l'a reprise; Descartes l'a rejetée; les marxistes y reviennent... Il est aussi très intéressant d'entendre les psychanalystes parler sur ce sujet, parce qu'on retrouve cette distinction dans les images. Certains psychanalystes disent que lorsque l'homme est très fatigué, seuls les sensibles communs apparaissent dans les images. C'est vrai, une image est faite de sensibles communs. Il suffit de voir ce qu'est un cauchemar - par exemple, on est ligoté, et des gros chiens se précipitent sur nous à toute vitesse; les sensibles communs y sont premiers : le repos et le mouvement, la multitude, la quantité ou encore la *figura*. Dans la réalité au contraire, si vous êtes un gourmet, vous préférez la qualité à la quantité. Les gens qui vous disent en face qu'ils préfèrent la quantité sont très rares, et on les traite d'ours : c'est l'ours qui préfère la quantité, parce qu'il n'est sensible qu'à cela. Normalement, on préfère la qualité. Et la qualité, ce sont les sensibles propres : "Je préfère un verre de vin à une bouteille de coopérative." Ce sont des choses très simples, mais très importantes puisqu'il s'agit de notre contact avec le réel. On ne peut donc mesurer que les sensibles communs.

On voit alors tout de suite la différence qu'il y a entre l'expérimentation scientifique et l'expérience du philosophe : l'expérimentation scientifique mesure les sensibles communs; l'expérience du philosophe atteint les sensibles propres. Descartes dit que seuls les sensibles communs sont objectifs parce qu'ils sont les seuls mesurables. Et il rejette ouvertement tous les sensibles propres qui pour lui n'ont rien à voir avec la philosophie. S'il accepte cela, le philosophe s'enferme dans une connaissance de mensuration, donc quantitative, et la qualité disparaît ou reste soumise à la quantité.

Il est capital de réfléchir sur ce point : c'est le combat de David et de Goliath. La science nous fait entrer dans un monde quantitatif, un monde de mensuration, celui des sensibles communs. Au contraire, les sensibles propres sont un contact unique avec la réalité, qui permet à l'intelligence de poser le jugement d'existence. Et c'est ce qui caractérise la philosophie par rapport à la science. Pour le philosophe, le jugement d'existence est toujours présent, parce qu'il ne fait la philosophie que de ce qui est, et non la philosophie du possible. On fait la philosophie de ce qui existe, de ce qui est, de l'homme existant, de la réalité existante. Or on atteint la réalité existante par les sensibles propres; dès qu'on commence uniquement par les sensibles communs, ce n'est plus pos-

sible. C'est donc la première grande différence qui existe entre le domaine scientifique et le domaine philosophique. Et le philosophe réfléchit sur l'homme, pour connaître l'homme.

La deuxième grande différence - il y en aurait beaucoup d'autres mais il suffit ici de regarder l'essentiel - c'est que, pour le philosophe, la recherche de la causalité finale est toujours présente. Le philosophe doit se poser la question du pourquoi, du "en vue de quoi". Le savant, en tant que savant, ne se pose pas cette question : la finalité échappe au domaine purement scientifique. Il y aurait beaucoup à dire sur ce point par rapport à la biologie. Ne pourrait-on pas dire avec Monod que la téléonomie réintroduit la finalité dans la science ? Eh bien non, parce qu'une loi n'est *jamaïs* la finalité. La finalité provient du bien, qui suscite en moi un amour : c'est à partir de l'amour que je saisis la finalité. Or dans les connaissances scientifiques, l'amour n'est pas très présent!

Ce sont les deux aspects que le philosophe doit creuser plus profondément que le savant : l'exister, le jugement d'existence, et la finalité.

Il y aurait encore une troisième distinction, qu'il est important de signaler dès à présent : il faudrait saisir la différence qui existe entre des lois scientifiques et la découverte des causes. Ce n'est pas la même chose. Toute loi est une *relation* entre antécédent et conséquent, tandis que la découverte de la cause est la découverte d'un principe, de quelque chose qui est premier, et donc qui n'est pas relatif. Il est très important de bien comprendre cette différence. Et de fait, ces trois différences que nous avons soulignées sont particulièrement nettes dans l'étude du vivant.

En ce qui concerne la psychologie, nous découvrons quelque chose d'analogue : la psychologie regarde le conditionnement humain avant tout, alors que la philosophie cherche à préciser la finalité de l'homme. Le conditionnement est quelque chose de très important, mais il ne me permet pas de m'orienter. On voit bien ce qu'est le conditionnement : par exemple, on mesure presque deux mètres. C'est le cas d'un garçon que je connais; cela le conditionne. Dans les foules, c'est merveilleux car il est toujours sur son sycomore, mais c'est parfois gênant de ne pas pouvoir en descendre, particulièrement quand il rencontre des tout petits enfants, ou quand il est avec quelqu'un qu'il aime. Alors il se courbe, ou bien il s'assoit par terre! Il me disait : "Quand je suis assis par terre, j'arrive à la hauteur de beaucoup de personnes; autrement, je dépasse tout le monde et je fais un complexe de supériorité." Le complexe de supériorité conditionne; ou bien le complexe d'infériorité, si on mesure un mètre cinquante, comme les pygmées. Mais eux ont dépassé leur complexe d'infériorité : il y a quelques années, j'avais profité d'un séjour au Cameroun pour en rencontrer; j'ai alors fait la connaissance d'un pygmée qui chassait l'éléphant - c'est une grosse bête! - Il s'est redressé tout d'un coup, en me disant : "Mais j'ai l'intelligence, j'ai l'esprit. L'éléphant ne l'a pas! C'est une grosse masse, qu'il suffit de battre par l'intelligence." La finalité naît de l'intelligence, de l'esprit. Si ce pygmée était resté uniquement au niveau du conditionnement, il aurait abandonné, il aurait été battu d'avance.

Le psychologue regarde donc le conditionnement avec beaucoup

de finesse, beaucoup d'intérêt et cherche à voir d'où il vient. Par exemple, comment se fait-il qu'il suffise à certaines personnes d'avoir une assiette entre les mains pour qu'elles la lâchent immédiatement ? Cela existe. D'autres personnes, en certaines circonstances, tournent immédiatement le dos : le conditionnement est devenu tel qu'elles sont incapables de le dépasser. C'est vrai, d'une manière générale on va voir un psychologue quand on est dans une situation-limite. Or on est en situation-limite quand le conditionnement l'emporte sur la finalité. C'est l'exemple de la tornade de neige : le conditionnement augmente de façon telle qu'on ne peut plus avancer. C'est exactement la même neige que lorsque les premiers flocons sont tombés, mais il y a un procédé quantitatif qui modifie tout.

Un philosophe italien a écrit il y a quelques années un petit article en se demandant si l'humanité d'aujourd'hui n'était pas dans une situation-limite. Aujourd'hui, le conditionnement devient tel que très peu d'hommes arrivent à le dépasser pour vivre encore de leur finalité. D'où le succès de la psychologie. Plus la finalité diminue, plus la psychologie augmente. Les bons psychologues devraient arriver à faire en sorte que les gens n'aient plus besoin de psychologie et parviennent à dépasser leur conditionnement, à vivre pleinement. Au contraire, celui qui veut avoir des clients les maintient dans le conditionnement. Et c'est facile pour lui, puisqu'il tient toutes les ficelles. Mais il n'est plus au service de l'homme.

Ces quelques aspects sur la démarche et la perspective propres du biologiste et du psychologue peuvent ainsi nous aider à préciser ce que le philosophe pourra dire du vivant qu'est l'homme. Le *premier* grand problème qu'il abordera sera celui de l'âme et du corps.

fr. Marie-Dominique PHILIPPE, o.p.